L'anthropologie au deuxième degré

À propos de « La mission Griaule à Kangaba (Mali) » de Walter E. A. van Beek et Jan Jansen*

Jean-Loup Amselle

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/48>

DOI : 10.4000/etudesafriaines.48

ISSN : 1777-5353

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 775-778

ISBN : 978-2-7132-1367-0

ISSN : 0008-0055

Référence électronique

Jean-Loup Amselle, « L'anthropologie au deuxième degré », *Cahiers d'études africaines* [En ligne], 160 | 2000, mis en ligne le 30 avril 2003, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/etudesafriaines/48> ; DOI : 10.4000/etudesafriaines.48

Jean-Loup Amselle

L'anthropologie au deuxième degré

À propos de « La mission Griaule à Kangaba (Mali) »
de Walter E. A. van Beek et Jan Jansen*

Ce ne sont pas Marcel Griaule, Germaine Dieterlen ou Solange de Ganay qui ont inventé les traditions culturelles dogon ou bambara, ce sont leurs informateurs dogon ou bambara eux-mêmes. L'herméneutique que proposent M. Griaule et G. Dieterlen se situe au deuxième degré : c'est l'herméneutique¹ d'herméneutes locaux tels Ogotemmêli, Ogbara Dolo ou Dyodo Diallo, lesquels sont les véritables « inventeurs » des cultures dogon et bambara. Ces virtuoses locaux ont en effet proposé ou ont été incités à proposer à leurs commanditaires une vision de leurs propres sociétés qui a plu et qui a donc été adoptée. De ce point de vue, tout ce que l'on peut reprocher à M. Griaule et G. Dieterlen, ou à leurs émules, c'est d'avoir pratiqué l'art de l'informateur privilégié et donc de ne pas avoir confronté ces témoignages à d'autres témoignages ou plutôt ces interprétations à d'autres interprétations. De ce fait, la difficulté que posent les critiques de ce que l'on peut nommer, pour aller vite, l'école griaulienne (celle de van Beek et Jansen entre autres), c'est que l'on ne voit pas très bien à partir de quel lieu elles s'expriment. Donner une étymologie bambara de termes d'origine arabe comme *Adama ni Awa* (Adam et Ève) par exemple, est une opération qui, si critiquable soit-elle, est communément pratiquée par les informateurs locaux. Et l'on ne voit pas au nom de quoi l'on interdirait à ces informateurs le droit d'inculquer l'islam en Afrique noire si tel est leur désir.

Le projet de déconstruction, par les savants occidentaux, des représentations locales figurant dans les travaux des ethnologues griauliens, consiste à adopter un point de vue de Sirius sur la question. Si une tradition importée,

* Cet article est paru dans les *Cahiers d'Études africaines*, 158, XL (2), en juin 2000, pp. 363-375.

1. C'est également le terme utilisé par M. H. Piault dans sa notice nécrologique sur G. Dieterlen : « La yasigui et le renard pâle : mythes, controverses, images », *Cahiers d'Études africaines*, XL (3), 159, 2000. Notre commentaire rejoint en partie le point de vue exprimé par M. H. Piault dans cette notice.

musulmane par exemple, est considérée comme locale, c'est qu'elle a été appropriée par la culture autochtone. Dans ces conditions, le processus de filtrage opéré par l'ethnologie « scientifique » revient à reproduire la distinction entre une tradition qui serait authentiquement dogon ou bambara d'une part, et une tradition musulmane d'autre part. Mais pas plus qu'il n'existe de tradition dogon ou bambara, il n'existe de tradition musulmane.

La position des anthropologues critiques comme E. A. van Beek et Jan Jansen suppose donc une authenticité des traditions, authenticité à l'aune de laquelle seraient mesurés les apports étrangers. Or, la réalité de la perception de la tradition par les auteurs africains contemporains est celle d'une indigénisation de l'ensemble du répertoire culturel disponible. Souleymane Kanté par exemple, le fondateur du mouvement culturel n'ko, soutient que les civilisations arabo-musulmane et malinké sont des civilisations jumelles et que la civilisation malinké a anticipé, d'une certaine manière, sur la civilisation arabo-musulmane, cette dernière étant en quelque sorte contenue en germe dans la première². On peut certes, dans une perspective positiviste, considérer qu'il s'agit de sornettes, on peut aussi estimer que cela a un sens.

Les cultures dogon, bambara et malinké sur lesquelles s'est exercée la sagacité de M. Griaule et G. Dieterlen, sont le produit, comme toute culture, d'un empilage de strates, lequel est revendiqué en totalité par les nationalistes culturels. Le travail de l'anthropologue, spécialiste des Dogon, des Bambara ou des Malinké, qui tente de révéler — au sens photographique du terme — le substrat proprement dogon, bambara ou malinké de ces cultures est donc assimilable à celui de l'archéologue qui, devant un empilage de styles architecturaux présents sur un même site, privilégierait, par exemple, la période antique au détriment de la période médiévale ou moderne³. Or, c'est l'ensemble des strates qu'il s'agit d'assumer scientifiquement puisque celles-ci sont revendiquées en totalité par les informateurs ou les défenseurs de ces cultures. Par ailleurs, n'oublions pas que les travaux de l'école de M. Griaule sont actuellement réappropriés par des artistes maliens comme Ismaïl Diabaté ou Abdoulaye Konaté, qui utilisent notamment les travaux de G. Dieterlen et Y. Cissé, sur les signes du *komo*, pour les propres productions picturales⁴.

Masques dogons, Le renard pâle, Dieu d'eau ou l'Essai sur la religion bambara font donc désormais partie intégrante des cultures dogon, bambara et malinké et, de façon plus large, du patrimoine culturel malien. Ce sont des monuments de ces cultures au même titre que la case sacrée de Kangaba (*kamabolon*) ou les masques kanaga, et vouloir les dissocier de ces mêmes

2. Cf. à ce sujet notre ouvrage à paraître, *Branchements. Anthropologie de l'universalité des cultures*, Paris, Flammarion, janvier 2001.

3. Rappelons, de ce point de vue, que l'invention de la « Rome antique », c'est-à-dire la mise au jour des ruines de cette période et la mise à l'écart corrélatrice des traces des autres époques, est contemporaine du fascisme.

4. G. Dieterlen et Y. Cissé, *Les fondements de la société d'initiation du komo*, Paris, Mouton, 1972. Interview d'Ismaïl Diabaté, Bamako, 22 janvier 2000.

cultures serait aussi artificiel que de dissocier les paganismes dogon ou bambara de l'islam.

On peut bien sûr s'élever — et je n'ai, pour ma part, pas manqué de le faire⁵ — contre les insuffisances et les abus de la méthode griaulienne, mais quels que soient ses défauts, il reste que ces travaux ont eu, à l'époque coloniale, un immense mérite, celui de donner une dignité à des ensembles humains à qui était déniée la possibilité même de posséder une culture. Que ceci ait été payé au prix fort de l'invention des cultures dogon, bambara ou malinké n'ôte rien à ce mérite, car il s'agissait du seul moyen de les sortir des ténèbres dans lesquelles les avait plongés la condition d'indigène telle qu'elle avait été définie par le colonisateur. Là résidait la seule possibilité de les faire sortir de l'indistinction coloniale et de les faire exister humainement. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les intéressés dogon, bambara ou malinké aient témoigné, en retour, une reconnaissance sans bornes à leurs pères et mères spirituels en puisant allègrement dans le réservoir immense offert par leurs œuvres.

En situant sur le même plan les Dogon et les Bambara d'une part et les Grecs, les Hindous et les Chinois d'autre part, M. Griaule et G. Dieterlen ont hissé, pour le meilleur et pour le pire, ces « peuplades » du Soudan au rang des grandes civilisations de l'Orient et de l'Antiquité⁶. Pour le meilleur et pour le pire, car en faisant des civilisations soudanaises les égales de civilisations lointaines dans le temps ou dans l'espace, ils ont occulté, du même coup, ce qui les rendait proches les unes des autres, à savoir l'islam. M. Griaule et G. Dieterlen ont ouvert ainsi la voie aux rapprochements hasardeux effectués par d'autres auteurs afrocentristes entre autres — faisant du même coup apparaître dans la longue durée la prégnance des schèmes « blancs » dans la pensée « noire », jusque et y compris chez ceux qui prétendaient les mettre le plus radicalement en cause.

Quoiqu'en pensent les ethnologues post-griauliens, la production de M. Griaule et de ses disciples appartient pleinement au patrimoine culturel des sociétés maliennes, c'est-à-dire à l'aspect figé de ces mêmes sociétés, et c'est aux seuls membres de ces sociétés de décider de l'utilisation de ce patrimoine.

Centre d'études africaines, EHESS, Paris.

5. Cf. mes *Logiques métisses. Anthropologie de l'identité en Afrique et ailleurs*, Paris, Payot, 1990, rééd. 1999.
6. « Les Bambara me dit-il (Griaule s'adressant à Monteil) sont des Hindous ; je veux dire qu'ils ont une haute civilisation, très fleurie. Les Dogon, eux, sont des Chinois — je veux dire des géomètres ». V. Monteil, préface à la réédition de l'ouvrage de Ch. Monteil, *Les Bambara du Segou et du Kaarta*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1977, p. X. Mais de façon générale, c'est plutôt la référence aux Grecs anciens, en particulier à Hésiode et à Anaxagore, qui apparaît sous la plume de Griaule et Dieterlen. Cf. M. Griaule, « Le problème de la culture noire », in *Unité et diversité culturelles. L'originalité des cultures, son rôle dans la compréhension internationale*, Paris, Unesco, 1954, p. 384 ; G. Dieterlen, *Essai sur la religion bambara*, Éditions de l'université de Bruxelles, 1988 [1951], p. 21.